



Diasporas

Circulations, migrations, histoire

27 | 2016

Judaïsmes : parcours dans la modernité

« On pensait revenir à la fin de l'été » : le départ des juifs de Libye en 1967, entre rupture et continuité

“We thought we’d come back at the end of the summer.” The departure of Jews from Libya in 1967: Rupture and Continuity

Piera Rossetto



Édition électronique

URL : <http://diasporas.revues.org/450>

DOI : 10.4000/diasporas.450

ISSN : 2431-1472

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 27 octobre 2016

Pagination : 95-104

ISBN : 978-2-8107-0467-5

ISSN : 1637-5823

Ce document vous est offert par Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Piera Rossetto, « « On pensait revenir à la fin de l'été » : le départ des juifs de Libye en 1967, entre rupture et continuité », *Diasporas* [En ligne], 27 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 01 mai 2017. URL : <http://diasporas.revues.org/450> ; DOI : 10.4000/diasporas.450



Diasporas – Circulations, migrations, histoire est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« On pensait revenir à la fin de l'été » : le départ des juifs de Libye en 1967, entre rupture et continuité

Piera ROSSETTO

Cet article s'inscrit dans une recherche plus vaste que nous avons menée entre 2011 et 2014 sur les processus de « reconstructions identitaires » et de « mémorialisation » de la diaspora juive libyenne¹. À côté d'autres voies d'enquête, nous avons procédé à une cartographie des récits et des géographies mémorielles des interviewés, pour mettre en lumière la complexité du « fait juif libyen » dans sa trajectoire diasporique. Nous avons analysé des lieux qui représentent de véritables points d'ancrage dans la géographie mémorielle des juifs de Libye interrogés, c'est-à-dire des espaces habités par des projections identitaires et des perceptions personnelles.

Un bref rappel historique peut aider le lecteur à mieux cerner les propos qui suivent².

1. Piera Rossetto, *Mémoires de diaspora, diaspora de mémoires. Juifs de Libye entre Israël et l'Italie, de 1948 à nos jours*, thèse de doctorat, université Ca' Foscari et EHESS Toulouse, 2015. Nous tenons à remercier toutes les personnes interrogées qui ont accepté de partager leurs souvenirs : sans leur témoignage, notre recherche n'aurait jamais abouti. Mais l'interprétation de leurs propos demeure sous la responsabilité de l'auteure. Tous les extraits cités dans l'article, à l'exception de l'extrait n. 3, font partie de l'Archivio Fondazione CDEC, Milan (© Progetto Mapping Living Memories). *The Jewish Diaspora from Libya across Europe and the Mediterranean*, Milan, Fondazione CDEC. Pour une description du projet, voir : Piera Rossetto et Barbara Spadaro, « Across Europe and the Mediterranean: Exploring Jewish Memories from Libya », *Annali di Ca' Foscari*, n° 50, 2014, p. 37-52.

2. Pour ce qui concerne l'histoire de la Libye à l'époque moderne et contemporaine, voir par exemple :

La seconde moitié du xx^e siècle se caractérise par un progressif effacement de la présence juive dans toute l'Afrique du Nord et à cet égard la communauté juive en Libye n'est pas une exception. Les juifs partent en masse vers Israël pendant les années 1949-1952, c'est la grande *Aliyah*³. Les quelques milliers qui restent à Tripoli et à Benghazi sont obligés de fuir le pays en 1967 suite au déclenchement de la guerre des Six Jours et aux violentes émeutes qui suivirent. Le coup d'État mené par le colonel Kadhafi en septembre 1969 scelle définitivement l'impossibilité d'un « retour au pays » pour les juifs qui l'ont fui.

Majid Khadduri, *Modern Libya: A Study in Political Development*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1967; André Martel, *La Libye, 1835-1990. Essai de géographie historique*, Paris, Puf, 1991; Dirk Vandewalle, *A History of Modern Libya*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006; Anna Baldinetti, *The Origins of the Libyan Nation. Colonial Legacy, Exile and the Emergence of a New Nation-State*, Londres-New York, Routledge, 2010. Pour ce qui concerne l'histoire des juifs en Libye, les ouvrages historiographiques de référence sont : Renzo De Felice, *Ebrei in un paese arabo. Gli ebrei nella Libia contemporanea tra colonialismo, nazionalismo arabo e sionismo (1835-1970)*, Bologne, Il Mulino, 1978; Yacov Haggiag-Liluf, *Storia degli ebrei di Libia*, Or Yehuda, Centro studi sull'ebraismo libico, 2005; Maurice Roumani, *The Jews of Libya. Coexistence, Persecution, Resettlement*, Brighton, Sussex Academic Press, 2008.

3. *Aliyah* en hébreu, au pluriel *aliyot*, signifie « montée » : le mot se réfère à l'émigration juive en Palestine avant et après 1948 en Israël.

Une présence millénaire, revendiquée avec orgueil, se termine avec la dernière traversée de la Méditerranée en avion ou en bateau. Cette traversée ne fera qu'anticiper celle des Italiens de Libye, les descendants des colons arrivés dès le début du xx^e siècle seront en effet expulsés du pays en 1970. Si le dernier départ a mis fin à la présence juive en Libye, il n'a pas pour autant mis fin à son existence en tant que diaspora et en tant que culture de diaspora. La « communauté » garde un sentiment d'unité malgré sa dispersion sur plusieurs territoires et transmet « l'ensemble des valeurs, des codes et de savoirs accumulés⁴ » dans sa longue histoire en Libye. Ainsi elle nourrit un sentiment d'appartenance à un destin collectif et à l'imaginaire d'une « communauté unique ».

La question du départ du pays demeure centrale dans la narration personnelle ainsi que collective de la diaspora juive libyenne : pourquoi les juifs de Libye sont-ils partis – ou pas – dans les années 1940-1950 et en 1967 ? Quelle est la perception subjective des événements qui déterminèrent le départ des juifs de Libye pendant les deux principales vagues migratoires ? Quel sens est idéalement attribué au mot « départ » dans la reconstruction mémorielle : l'accomplissement d'un idéal, la réalisation de soi et de son projet migratoire, la rupture profonde et inattendue avec son propre pays d'origine⁵ ?

4. Chantal Bordes-Benayoun et Dominique Schnapper, *Les mots des diasporas*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 33.

5. Il faut souligner pourtant qu'à côté de ceux qu'on pourrait identifier comme « les grands départs » et « les grandes traversées », nous retrouvons dans les récits une grande variété d'« autres départs » et d'« autres traversées ». Nous notons que les histoires de vie des interviewés contiennent plusieurs exemples d'autres circulations à travers la Méditerranée, pour de nombreuses raisons parmi lesquelles on retrouve : les différentes origines géographiques des familles, les voyages de

Dans notre propos, nous nous concentrons sur l'expérience du départ forcé de 1967 à partir de certains lieux évoqués dans les récits. Il s'agit d'espaces habités par des expériences émotionnelles intenses, des lieux qui permettent d'explorer encore plus en profondeur la question du départ et d'en saisir la complexité au niveau individuel aussi bien que collectif.

Lieux d'émotion

Tout au long de notre cheminement dans l'espace mémoriel de la diaspora juive libyenne, nous avons été confrontée à des moments de forte intensité émotionnelle, moments où, en tant que chercheur, nous percevons le degré de confiance que les personnes interrogées accordent à notre recherche. Comment lire en profondeur ce que les témoins arrivent parfois avec peine à nous dire ? Quels sont les lieux qui, dans les récits recueillis, suscitent le plus d'émotion ? À quels niveaux d'interprétation nous renvoient-ils ? Quels éléments apportent-ils à la compréhension du fait juif libyen « au pluriel » ?

Nous anticipons nos conclusions en disant que la perspective des lieux d'émotion ouvre des plans d'analyse multiples qui nous permettent de comprendre l'expérience migratoire des juifs de Libye en 1967 en termes de rupture aussi bien que de continuité. Les récits sur les lieux chargés d'émotion nous renvoient à différents repères géographiques, émotionnels et sociaux qui faisaient partie de l'univers de sens et d'expérience des interviewés : là où la rupture est ressentie très fortement, on peut supposer l'existence d'un lien émotionnel aussi puissant. Pour certains aspects, nous parlerons d'une « rupture encore à assu-

vacances ou d'affaires, les départs pour poursuivre ses études à l'étranger.

mer » et d'une forme de continuité avec le passé géographique, sensoriel et social. Pour répondre à l'ensemble de ces questions, les réflexions de l'anthropologue Yael Navaro-Yashin, qui a élaboré le concept de « *affective geography* » à partir de son travail dans le nord de Chypre⁶, sont d'une grande aide. Pendant un long terrain ethnographique, Navaro-Yashin a étudié « les énergies émotionnelles qui sont libérées par les biens et les objets appropriés durant la guerre par les membres de ceux que l'on a surnommés la « communauté ennemie »⁷ ». Elle s'est intéressée au ressenti des personnes qui vivent avec ces objets au milieu des ruines laissées par l'autre communauté, désormais déplacée. Elle a étudié en particulier les relations des Chypriotes turcs avec les maisons, les terres et les objets qui appartenaient aux Chypriotes grecs et qu'ils se sont appropriés lors de la guerre de 1974 et de la partition de Chypre. Au cœur des observations de l'anthropologue se dessine le constat que les objets et les espaces, aussi bien que les humains, les Chypriotes turcs, fleurent la mélancolie. Le langage des humains parle des objets et des espaces appropriés après la guerre en termes de « *ganimet* », mot aux racines ottomanes qui réfère au butin, au trophée de guerre, mais avec un élément de regret ou d'évaluation réflexive éthique⁸. Les Chypriotes turcs continuent à ressentir le malaise qui les habite à l'égard des objets qu'ils se sont appropriés et qui appartenaient à la communauté

désormais devenue « ennemie ». Ils expriment leur malaise avec un mot spécifique, celui de « *maraz* »⁹, comparable au concept de mélancolie. Les objets et les espaces font ressortir cette mélancolie.

Les réflexions de Navaro-Yashin invitent aussi à considérer les lieux évoqués dans les récits d'où émergent des charges émotionnelles puissantes, en particulier des sensations de « malaise », de déception et de douleur. Prendre en considération ces lieux donne un aperçu de la manière dont les individus ont perçu leur départ de Libye en 1967. Comment ce départ est-il vécu et comment est-il réélabore dans la performance narrative au moment de l'entretien ?

« Comme si rien ne s'était passé » : les lieux de socialisation comme point de vue sur le départ

Comme nous l'avons souligné précédemment, dès 1970 le régime de Mouammar Kadhafi scelle l'impossibilité d'un retour en Libye pour tous les étrangers, les Italiens aussi bien que les juifs. Le départ forcé des juifs de Libye en 1967 représente à ce titre une véritable rupture dans leur propre histoire et avec leur propre géographie¹⁰. La violence de cette rupture est encore accrue par le fait qu'elle s'est produite sans que ses protagonistes en aient conscience, ou du moins pas complètement : « On pensait revenir à la fin de l'été, juste le temps que les choses se calment », disent souvent nos interlocuteurs.

Dans l'ensemble des entretiens recueillis, les souvenirs de la mer par exemple sont

6. Yael Navaro-Yashin, *The Make-believe Space. Affective Geography in a Postwar Polity*, Londres, Duke University Press, 2012; *id.*, « Affective spaces, melancholic objects: Ruination and the production of anthropological knowledge », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 2009, n° 15, p. 1-18.

7. "...emotive energies discharged by properties and objects appropriated during war from members of the so-called "enemy" community", Yael Navaro-Yashin, « Affective spaces, melancholic objects... », *op. cit.*, p. 1.

8. *Ibid.*, p. 3.

9. *Ibid.*, p. 4.

10. Piera Rossetto, « Juifs de Libye. Notes pour une "cartographie" des lieux migratoires », *Archivio antropologico Mediterraneo*, 2014, n° 16, p. 87-99.

inextricablement liés à la vie sociale, qui se déroulait près de la plage¹¹. Il s'agit d'un aspect récurrent de ces entretiens, qu'il s'agisse de Tripoli ou bien de Benghazi. Même dans les récits des juifs qui gardent des souvenirs plutôt négatifs de leur vie en Libye, et qui répètent plusieurs fois « Rien ne me lie plus à la Libye », la mer demeure malgré tout comme un élément positif de leur mémoire.

Dans la ville de Tripoli, les bains les plus fréquentés étaient le Lido et Baraccopoli. Comme le raconte Penina, née en 1923 dans le quartier juif tripolitain de la Hâra al-saghîra, à différentes classes sociales correspondaient différents lieux, de telle sorte que les juifs les plus pauvres allaient à Baraccopoli tandis que les plus riches louaient une cabine au Lido de Tripoli¹². Penina décrit Baraccopoli comme étant toujours bondé; les gens y pique-niquaient, se souvient-elle, elle pouvait y aller avec ses amies et sans ses parents parce que Baraccopoli était tout près de la vieille ville.

Les hôtels constituaient d'autres lieux de sociabilité: le Uaddan Hôtel et Casino par exemple, construit en 1935, faisait partie du projet de promotion de la Libye comme destination touristique de la Méditerranée, projet fortement soutenu par le gouverneur italien Italo Balbo¹³. Les clubs, comme le Circolo Italia situé au centre-ville de Tri-

poli, permettaient également de pratiquer le théâtre, de participer à des conférences ou bien de faire du sport¹⁴.

Comme le rappellent Yolanda et Livia, deux amies nées à Tripoli dans les années 1940, il s'agissait d'endroits fréquentés surtout par les juifs et les Italiens, et de lieux qui, dans le processus de remémoration, renvoient précisément au rapport décrit comme privilégié entre « communauté italienne » et « communauté juive ».

Extrait n. 2

« Yolanda: Avec la communauté italienne, nous étions très liés. On fréquentait les mêmes écoles, les mêmes amis, les mêmes clubs, les mêmes fêtes... nous étions toujours ensemble¹⁵. »

Le long de la mer, il y avait aussi des clubs plus internationaux, comme le Golf Club, l'Underwater Club, spécialisé en plongée, et le Beach Club, un endroit « géré par des Anglais » et, comme le rappelle Gad, « bien plus cosmopolite » :

Extrait n. 3

« Gad: Nous, on vivait là pratiquement [au Beach Club, NdR]. Moi je suis venu à Rome, à l'université, en 1963. Quand je revenais à Tripoli pour trois mois pendant l'été, je sortais de chez nous à 9 heures le matin et je rentrais à 1 heure du matin! Il y avait la mer, le tennis, on

11. À partir de l'analyse d'entretiens, photos et écrits, Barbara Spadaro affirme que, dans les années 1920 et 1930, la plage représente un des lieux publics les plus importants pour la société du temps (Barbara Spadaro, *Una colonia italiana. Incontri, memorie e rappresentazioni tra Italia e Libia*, Florence, Le Monnier, 2013, p. 133). La chercheuse y voit aussi un espace où l'on peut observer « la construction d'idées de modernité et blancheur qui marginalisaient et rendaient invisibles des sujets "autres" sur la base de différences dans la culture et les habitudes, comme cela arrivait aussi en Italie ».

12. Entretien avec Penina, à Kiryat Ono (Israël), le 11 mars 2013.

13. Pour une discussion, voir: Brian L. McLaren, *Architecture and Tourism in Italian Colonial Libya*.

An ambivalent Modernism, Seattle, University of Washington Press, 2006.

14. Eyal David, « Between Sophia Loren and "Little Tony": The leisure life of the Jews of Tripoli, Libya, in the fifties and sixties », *Sephardic Horizons*, 2016, n° 6-1 [En ligne] URL: <http://www.sephardichorizons.org/Volume6/Issue2/David.html>; Luigi Scoppola Iacopini, « Le vicende della comunità italiana in Libia, 1956-1974 », in Mauro Bontempi, Ulderico Parente, Luigi Scoppola, *Italia-Libia, storia di un dialogo mai interrotto*, Rome, Istituto di studi politici S. Pio V, Editrice Apes, 2012, p. 105-234.

15. Entretien avec Livia et Yolanda, à Milan, le 11 juillet 2013.

Le départ des juifs de Libye en 1967, entre rupture et continuité

dansait... une véritable vie coloniale¹⁶. »

Parmi les clubs les plus élégants de Tripoli, on comptait le Beach Club, dont les familles d'Elsa, de Gad et de Serena (trois amis, nés à Tripoli entre 1943 et 1946) étaient parmi les membres fondateurs. Issus de familles juives d'origine italienne installées à Tripoli à la fin du XIX^e siècle, les trois amis ont vécu dans un milieu plutôt aisé et très peu associé aux juifs locaux. Leurs familles étaient plus proches des familles italiennes non juives, de l'ambiance diplomatique, de quelques familles libyennes faisant partie de la classe dirigeante ou de la maison royale, d'autres familles étrangères qui habitaient le pays. Une grande partie de leurs souvenirs sont centrés sur le Beach Club, où se retrouvait tout ce monde aux provenances multiples. Serena se souvient de la table de bridge de son père au Beach Club :

Extrait n. 4

« Serena: À sa table de bridge, ils étaient tous libanais¹⁷! »

La vie au Beach Club était un état de vacances permanent, qui commençait tôt le matin avec le tennis. Mes interlocuteurs se souviennent y avoir passé des journées entières. Au Beach Club, chaque génération trouvait sa place. Les émeutes de 1967 viennent secouer ce monde auquel parents et enfants se sentaient appartenir.

L'extrait qui suit fait état d'un véritable « malaise », rappelant là encore le terrain de Navaro-Yashin, qui surgit de l'entretien avec Gad, Elsa et Serena lorsque est abordé le sort des Italiens expulsés de Libye.

Extrait n. 5

« Interviewer: Quand les Italiens sont

arrivés, une fois chassés de Libye, vous avez...

Elsa: Eh bien, on doit le dire, que des amies de ma mère qui étaient restées à Tripoli lui racontaient que quand les juifs sont partis, les Italiens ont dit "*Mors tua, vita mea*".

Serena: Oui, oui, en effet... nous avons des souvenirs horribles...

Elsa: Moi je ne me souviens que de ça, mais ce n'est pas beau, n'est-ce pas?

Serena: Ce n'est pas beau du tout!

Interviewer: Vous voulez dire que les Italiens restés en Libye disaient...

Elsa: Ils disaient "On va prendre la place des juifs!"

Gad: Ils pensaient qu'il y avait plus de place pour eux dans le commerce, le business, ils pensaient être à l'abri de toute violence.

Serena: Sauf ceux d'entre eux qui l'avaient compris, qui avaient compris qu'après les juifs, ils allaient toucher aux Italiens... En tout cas, ce que Elsa vient de dire est horrible, mais c'est une réalité. Gad: Horrible mais assez diffusé en tout cas!

Serena: Mais moi, je ne pense pas volontiers à cette période-là... je suis encore en colère... ils avaient pris notre place, ils se sentaient... c'était comme s'ils avaient pris notre maison entre guillemets, pas la maison concrète, mais la maison dans le sens... [...] Moi j'ai beaucoup souffert à l'idée... qu'ils continuaient à faire la vie que nous menions, mais sans nous, ils allaient où nous allions d'habitude mais sans nous, moi j'en ai beaucoup souffert [...] ¹⁸. »

Le Beach Club, qui était au cœur de la vie heureuse des jeunes amis, devient ainsi le lieu où se produit la rupture entre les juifs et leurs amis, entre juifs et Italiens. Dans le récit mémoriel, le club devient l'espace qui

16. Entretien avec Rachele, Alba, Gad, à Rome, le 12 mars 2012. Rachele est née à Tripoli en 1921; Alba est née à Tripoli en 1930; Gad est né à Tripoli en 1946.

17. Entretien avec Gad, Elsa, Serena, à Rome, le 4 juillet 2013.

18. Entretien avec Gad, Elsa, Serena, à Rome, le 4 juillet 2013.

provoque la colère et la souffrance. Après plus de quarante ans, le poids de la déception est encore très lourd. Serena n'était pas à Tripoli au moment des émeutes de 1967; elle était en Italie pour poursuivre ses études. Dans son récit ne figurent pas les mêmes « lieux de violence » que ceux évoqués dans d'autres entretiens, en particulier ceux réalisés avec les témoins qui ont vu les rues de Tripoli et de Benghazi en flammes ou qui se réfèrent à certains épisodes qui se sont déroulés pendant les émeutes, et qui sont abordés dans les récits. Dans ces cas-là, l'ancrage dans les espaces est très marqué: ce magasin-là, cette rue-là, cette maison-là, cette voiture-là brûlée. Dans le discours de Serena, tout cela manque, elle n'a pas vu ces violences, mais elle a quand même vécu l'acte de violence qui est intervenu en Libye à cette même période, et qui a marqué sa relation avec l'espace de sa jeunesse. Elle n'a pas vu brûler le Beach Club, et en vérité il n'a pas été brûlé du tout. Son cousin est retourné à Tripoli quelques mois après leur départ forcé et a trouvé les amis, entre autres italiens, continuant leur vie, peut-être le tennis aussi, comme si rien ne s'était passé. Voilà comment il décrit son retour après le départ forcé de l'été 1967:

Extrait 6

« Gad: Moi je suis revenu à Tripoli pour deux semaines en septembre 1968. Quand je suis arrivé, pour nous il y avait un climat de "*The Day after*", pour les autres tout était absolument normal, comme si rien ne s'était passé. Moi je suis allé au Beach Club avec Massimo. On y allait le matin pour ne revenir que le soir et eux continuaient à mener la même vie que d'habitude¹⁹... »

19. Entretien avec Gad, Elsa, Serena, à Rome, le 4 juillet 2013.

C'est précisément cette indifférence des amis du Beach Club envers les destins de leurs amis juifs qui pèse encore dans la mémoire de Serena. L'acte d'indifférence se pose comme le résultat d'un acte de violence (le départ forcé des juifs), d'un acte de pouvoir qui, comme le souligne Navaro-Yashin dans le cas de Chypre, introduit la verticalité des rapports de force et crée une communauté ennemie²⁰.

Le souvenir d'un des lieux de socialisation par excellence à Tripoli déclenche une charge émotionnelle laissant entrevoir une rupture qui reste encore à prendre en charge; cette émotion révèle indirectement le cadre social de référence des interviewés. Si la réaction d'indifférence des amis du Beach Club et du groupe italien en général est ressentie de manière aussi forte par les trois amis, c'est parce qu'elle provient de leur groupe d'appartenance. Il ne s'agit pas de la simple rupture avec un lieu physique, mais de la rupture avec le monde social que ce même lieu représentait: leur monde à eux.

Nous avons rencontré une réaction très semblable dans le récit de Livia lorsqu'elle se souvient du moment du départ, l'aéroport de Tripoli en 1967. Dans ce cas également, des sentiments encore très vifs se cristallisent autour d'un lieu qui, loin d'être un seul espace physique de passage, contient une partie significative des relations nouées par Livia au cours de son existence à Tripoli.

« Regardez-moi ! »

Livia est née à Tripoli en 1940 d'une famille très aisée. Elle est envoyée en Angleterre par son père, pour y étudier l'anglais et suivre une formation de secrétaire dans

20. Yael Navaro-Yashin, « Affective spaces, melancholic objects... », *op. cit.*, p. 9.

un collège de Londres. Quand elle revient à Tripoli, son père lui suggère de vivre une expérience de travail dans une autre entreprise avant d'intégrer celle qui appartient à sa famille. Grâce à sa connaissance des langues et à sa formation de secrétaire, Livia est employée par la compagnie aérienne anglaise B. Les rapports avec les collègues, qui sont tous des hommes, sauf une femme égyptienne, étaient très bons, se souvient Livia, au point qu'elle les invitait volontiers chez elle ou dans la maison de campagne de sa famille.

Quand ils parlent du départ en 1967, plusieurs interviewés racontent des moments de profonde tension et de peur vécus à l'aéroport. Pour certains d'entre eux, les perquisitions sont encore marquantes dans leur esprit, comme un traumatisme indélébile²¹. Mais pour Livia, l'aéroport représente aussi son lieu de travail, et par extension un lieu de relations amicales avec les collègues. Dans un long extrait, sans s'interrompre, elle décrit le jour de son départ :

Extrait n. 7

« Livia: Je suis partie en 1967, à cette époque je travaillais pour une compagnie aérienne et donc beaucoup avec le personnel de l'aéroport – et donc Italiens, Arabes, Maltais, Grecs... et ça a été une de mes plus grandes douleurs, quand finalement nous avons réussi à avoir le visa pour nous en aller, que ce soit mon chef qui nous amène à l'aéroport, disant que nous devions nous fier uniquement à lui. Il nous a amenés à

l'aéroport et moi, de voir tous ces gens qui étaient venus chez moi pique-niquer à la campagne, avec qui j'avais dîné, j'avais mangé, les voir là à me tourner le dos... Vraiment, les voir faire comme ça, ça a été une douleur... je ne m'attendais pas à ce qu'ils viennent m'enlacer ou m'embrasser, mais au moins de loin, même sans saluer, mais regardez-moi! Non. [...] Rien. Je ne dis pas les Arabes, ceux-là j'aurais encore compris, mais les Italiens, les Grecs, les Maltais²²... »

Livia parle explicitement de la douleur qu'elle ressentit face à l'indifférence de ses collègues devant son sort. La déception est palpable. Son impératif: « Regardez-moi! » prononcé à haute voix, presque cinquante ans après, laisse imaginer qu'elle l'ait prononcé également ce même jour, à l'aéroport, mais en silence, dans son esprit.

Dans la suite de l'entretien, elle raconte comment le choix de travailler lui avait valu à l'époque de nombreuses critiques. Et pourtant, soutenue par son père, elle avait décidé de s'engager dans ce qui, a posteriori, se révèle comme un élément fondamental pour son avenir: avoir appris un métier. Pour Livia, travailler a signifié se confronter à l'hostilité des gens, particulièrement pénible dans une ville de taille plutôt petite, comme l'était Tripoli à l'époque. Cela fait aussi partie de son expérience de travail et c'est sans doute là l'origine de la déception qu'elle a ressentie lors de son départ en 1967.

Dans les extraits que nous venons de présenter, les souvenirs liés au Beach Club et à l'aéroport, il ne s'agit pas simplement d'un lieu de divertissement, ni d'un lieu de travail. Chaque lieu implique pour l'interviewé plusieurs niveaux de signification. Le lieu est stratifié par les expériences de chacun et l'intensité de l'émotion transmise,

21. En guise d'exemple, nous citons l'entretien avec Liliana: « Et alors lui [*le douanier, NDA*] il appelle une femme et lui dit de me faire entrer dans la salle et de me déshabiller [*pour la perquisition, NDA*], avec la porte ouverte, avec tous les hommes en dehors et toi sans soutien-gorge, moi j'avais 31 ans... Imaginez-vous, la porte ouverte et eux en dehors qui regardaient, et elle qui me met ses mains partout en haut et en bas et elle cherchait partout... des moments horribles! », entretien avec Liliana, à Tel Aviv, le 21 février 2013.

22. Entretien avec Livia et Yolanda, à Milan, le 11 juillet 2013.

du malaise comme de la déception, constitue un indice révélateur de cette épaisseur. Dans ce sens-là, la rupture avec un lieu présente en réalité la rupture avec tout un monde. L'intensité avec laquelle elle est ressentie jusqu'à aujourd'hui laisse en outre mesurer la force du lien qui préexistait.

Les récits de vie donnent le point de vue de l'acteur et permettent d'atteindre un niveau très profond de compréhension des événements considérés. Bien qu'intime et individuelle, cette perspective autorise cependant à explorer un plan épistémologique plus large, à inscrire l'expérience personnelle dans un cadre plus vaste et articulé.

Comme on le verra par la suite, dans notre cas d'étude il s'avère qu'interroger les lieux et les émotions liées aux lieux signifie également contribuer à saisir les changements sociaux et économiques qui ont intéressé le temps relativement court séparant l'émigration juive massive de la Libye vers Israël entre 1948 et 1952, et la deuxième vague migratoire, entre 1967 et 1969.

Un lien profond et complexe

De véritables tournants historiques se sont produits en Libye et dans toute la région de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient entre la fin des années 1940 et la seconde moitié des années 1960. Il suffit de rappeler, pour le cas de la Libye, la découverte et l'exploitation du pétrole en 1959, ce qui engendra un véritable boom économique dont les juifs ont aussi bénéficié²³. Les changements

23. Sur ce point, notre position est différente de celle soutenue par Frédéric Abécassis et Jean-François Faü, notamment quand ils affirment que : « Par contre les juifs de Libye ne participent pas au boom pétrolier que connaît le pays, contrairement à l'Iran où ils jouent un rôle moteur dans ce secteur; leur activité commerciale connaît une phase de repli, en butte à des tracasseries administratives qui ne font que croître au fil du temps »

ont intéressé plusieurs aspects de la vie sociale, économique et culturelle des juifs de Libye. Or, l'histoire de Livia, envoyée par son père à l'étranger pour suivre une formation supérieure et apprendre un métier, touche à l'un de ces aspects, et révèle à quel point le regard sur la formation des jeunes femmes en milieu juif a changé au cours de la période considérée²⁴.

Au sein de notre corpus de témoignages, en particulier des entretiens menés avec des juifs nés en Libye entre 1920 et 1939 (14 femmes et 15 hommes), seules 2 personnes (une femme et un homme) ont fait des études à l'étranger (en Italie et en France). En revanche, parmi les interviewés nés entre 1940 et 1949 (11 femmes et 11 hommes), 11 ont étudié à l'étranger (Italie et Grande-Bretagne): 5 hommes et 6 femmes. Livia appartient à ce dernier groupe et, au regard des données ci-dessus, il semble qu'elle ne soit pas un cas unique dans sa génération. Le choix d'envoyer les filles se former à l'étranger n'est pas le plus répandu, la majorité des filles juives continuant à étudier dans leur pays. Mais il s'agit d'un changement dans la conception de l'éducation féminine qui commence à s'affirmer. En outre, dans le groupe des

(Frédéric Abécassis et Jean-François Faü, « Le monde musulman: effacement des communautés juives et nouvelles diasporas depuis 1945 », in Antoine Germa, Benjamin Lellouch, Evelyne Patlagean (dir.), *Les Juifs dans l'histoire*, Seyssel, Champ Vallon, 2011, p. 815-840). Sur la base des témoignages recueillis, nous affirmons que les juifs en Libye ont bénéficié de l'essor économique engendré par l'exploitation du pétrole, même si c'est seulement de manière indirecte. Les juifs possédaient et géraient beaucoup d'entreprises opérant dans l'industrie pétrolière.

24. Pour une discussion des possibilités d'éducation ouvertes aux filles en Libye dans une période précédente (entre la fin de l'empire ottoman et la période qui suit immédiatement la grande *Aliyah* de Libye vers Israël en 1948-1952), voir: Rachel Simon, *Change within Tradition among Jewish Women in Libya*, Seattle-Londres, University of Washington Press, 1994, p. 108-153.

interviewées auquel appartient Livia se distingue le parcours de quatre jeunes filles qui ont suivi leur formation à l'étranger et qui, une fois revenues en Libye, ont commencé à travailler: l'une dans l'entreprise de son père²⁵, les trois autres dans des entreprises de l'industrie pétrolière²⁶.

Le souvenir de la déception ressentie et racontée par Livia à propos du moment du départ à l'aéroport de Tripoli incite certes à prendre en compte la dimension très personnelle et individuelle de cet événement (les sentiments de Livia), mais son récit permet également d'atteindre une dimension d'analyse historiquement plus large et profonde. L'histoire de Livia est aussi celle d'autres jeunes femmes du même âge qui ont également étudié à l'étranger et travaillé en Libye. Ainsi, au prisme des récits individuels, on peut observer l'évolution du cadre social et culturel des juifs de Libye. On peut notamment complexifier et enrichir la compréhension par une autre variante du parcours diasporique, à savoir l'expérience des juifs restés en Libye tandis que la majorité de leurs coreligionnaires étaient déjà partis. Les familles qui décident d'envoyer leurs filles à l'étranger sont souvent les mêmes qui, en 1948, ont décidé de rester en Libye.

Cette remarque invite à une dernière considération. La question du « non-départ » des juifs de Libye à l'époque de la grande *Aliyah* a également été abordée par les travaux

historiographiques consacrés à l'histoire des juifs de Libye. L'historien Renzo De Felice, par exemple, souligne la difficulté à définir l'état d'esprit de ceux qui, à la veille de la proclamation de l'indépendance de la Libye, sont enclins à demeurer dans le pays²⁷. L'historien identifie des motivations culturelles, sociales et économiques qui les auraient influencés et les décrit dans les termes suivants :

« Au contraire de ceux qui voulaient partir, la majorité de ces juifs était constituée par les éléments les plus riches, les plus occidentalisés, les plus rattachés à l'élite arabe et à la minorité italienne. Ils avaient dans le pays des intérêts économiques pas du tout négligeables et possédaient une nationalité étrangère, en général italienne, de sorte que leur choix était en fait presque obligé et très souvent déterminé quasi seulement par le fait de ne pas vouloir renoncer à des conditions économiques et sociales qu'ils auraient pu difficilement recréer ailleurs²⁸. »

D'autres travaux confirment l'hypothèse selon laquelle le facteur économique aurait eu un poids déterminant. Dans la conclusion du chapitre que Maurice Roumani consacre à l'émigration vers Israël à la fin des années 1940²⁹, l'historien souligne que : « Les plus riches des juifs libyens ont préféré, jusque très tardivement, ne pas émigrer, afin de ne pas perdre leur fortune³⁰. »

L'analyse de Yacov Haggiag-Liluf, directeur du Centre d'études sur le judaïsme libyen, met elle aussi en avant l'élément économique: les juifs qui possédaient des affaires et des biens en Libye, et que l'auteur

25. Entretien avec Carol et Ever, à Livourne, le 14 juillet 2013.

26. Entretien avec Elsa, Serena et Gad, à Rome, le 4 juillet 2013; entretien avec Livia et Yolanda, à Milan, le 11 juillet 2013; entretien avec Yvette et Moses, à Rome, le 13 mars 2012. En ce qui concerne les trois jeunes filles du groupe: Sabrina a connu son futur mari à Londres, où elle étudiait dans le même collège que Livia, et s'établit donc en Angleterre (entretien avec Sabrina, à Londres, le 8 septembre 2013); Serena se trouvait à Rome lors des émeutes en 1967; elle n'avait pas encore terminé ses études (Elsa, Serena et Gad, à Rome, le 4 juillet 2013).

27. Renzo De Felice, *op. cit.*, p. 378-379.

28. *Ibid.*

29. Maurice Roumani, *op. cit.*, p. 106-158.

30. *Ibid.*, p. 158: « *The richer Libyan Jews preferred not to immigrate until a very late stage, in order not to lose their wealth* ».

identifie comme « capitalistes³¹ », ne voulaient pas subir une réduction de leur patrimoine en acceptant de vendre leurs biens à une valeur inférieure à celle qu'ils représentaient. Pour Haggiag-Liluf, ils étaient en particulier « des juifs avec une nationalité européenne (souvent italienne), qui espéraient demeurer en Libye ou, dans la pire des hypothèses, s'établir dans le pays où ils étaient citoyens³² ».

Il nous semble que les récits recueillis dans notre recherche et ceux présentés ici ajoutent une autre dimension aux analyses historiographiques que nous venons de citer. Ils mettent en lumière le lien profond et complexe avec le pays d'origine. En effet, il n'était pas seulement question de biens et de propriétés, même si bien sûr ceux-ci ont joué un rôle important ; il s'agissait plutôt d'un lien avec des lieux géographiques, avec des relations sociales, ainsi qu'une vie où il était possible, par exemple, d'envisager de nouvelles perspectives professionnelles pour les femmes.

31. Yacov Haggiag-Liluf, *Storia degli ebrei di Libia*, op. cit., p. 274.

32. *Ibid.*, p. 274.

Pour conclure, la perspective des lieux d'émotion permet d'explorer l'expérience migratoire des juifs de Libye en 1967 sur différents plans d'analyse. D'une part, les récits autour des lieux amènent à une compréhension profonde et intime des événements, et en particulier de l'événement du « départ ». La rupture avec le passé géographique, sensoriel et social, déterminée par le départ forcé pendant l'été 1967, a été soudaine et inattendue. L'impossibilité du retour au pays en scelle le caractère absolu. Les sentiments de malaise et de déception qui s'expriment lors de la narration témoignent en quelque sorte d'un deuil encore en train de se faire, d'un traumatisme qui continue à habiter les souvenirs. D'autre part, grâce à la perspective des lieux d'émotion, nous sommes en mesure d'atteindre la dimension sociale et historique plus large dans laquelle se situent les expériences des interviewés. Les récits des individus, les multiples points de vue personnels aident à tracer les coordonnées sociales et culturelles qui ont orienté et façonné le parcours de la diaspora juive de Libye.

Piera ROSSETTO a soutenu en 2015 une thèse de doctorat, *Mémoires de diaspora, diaspora de mémoires. Juifs de Libye entre Israël et l'Italie, de 1948 à nos jours* (EHESS Toulouse et université Ca' Foscari, Venise). Ses recherches portent sur les mémoires et l'histoire des juifs issus de pays arabo-musulmans. Elle a co-dirigé avec Emanuela Trevisan Semi « Memory and Forgetting among Jews from the Arab-Muslim Countries. Contested Narratives of a shared Past » pour la revue *Quest-Issues in Contemporary Jewish History* (2012). Elle est actuellement assistante de service social auprès des demandeurs d'asile en Autriche.